

mener nos malles, car il est probable que nous ne resterons plus longtemps ici.

—Aux ordres de monsieur, répondit le valet.

Puis, après un petit temps, il reprit :

—Des Ardennes à Paris, la route est longue... fort longue.

—Parbleu ! à qui le dis-tu ? En venant ici j'ai cru mourir d'ennui, seul, dans ma voiture.

—C'est pour cela que monsieur devrait se donner un compagnon de route... à deux, on cause et le temps passe.

—Ah ça, mon brave, est-ce que tu aurais envie de quitter le siège pour prendre place à l'intérieur de la voiture ? interrogea en riant le maître, qui vit une demande indirecte dans la phrase de son domestique.

Bourguignon se redressa scandalisé :

—Monsieur me ferait l'honneur de se rouler à mes pieds pour obtenir de moi une aussi indécente familiarité que je refuserais de le compromettre par mon effrontée complaisance. Dix années de loyaux services ne méritaient pas la peine que monsieur vient de me faire en me supposant capable d'avoir eu cette ambition insensée.

—Oh ! oh ! calme-toi, mon garçon... et dis-moi plutôt de quel compagnon de route tu voulais parler.

—De M. d'Armangis qui doit prochainement regagner Paris... à ce que m'a appris le groom qui lui tenait son cheval à la porte du tribunal.

—Tiens ! tiens ! pensa de Saint-Dutasse, il paraît que l'amoureux ne veut pas tendre le cou au collier que lui prépare la comtesse.

Et à haute voix :

—Alors tu me conseilles de partir avec M. d'Armangis ?... Est-ce que tu trouves qu'il a aussi une conversation des plus intéressantes ?

Bourguignon fit une moue de dédain :

—Euh ! euh ! pas fort amusant causeur... mais, vous savez ? un mot par-ci, un mot par-là... on s'amasse quelquefois une utile ouïelette.

La cloche du dîner, qui se fit entendre, coupa le dialogue.

—Je profiterai de l'aubaine qui me donne un compagnon de route... merci pour la nouvelle, dit de Saint-Dutasse en quittant son valet.

Le repas fut pour le pique-assiette une occasion de déployer tous ses talents de convive aimable et son esprit d'homme de bonne compagnie. Il fut si charmant que la comtesse, au moment du café, lui dit d'un ton désolé :

—Vraiment, monsieur de Saint-Dutasse, j'éprouve des remords en pensant que, pour vous récompenser de l'heure agréable que vous venez de me faire passer, je vais vous mettre en pénitence.

—Et quelle pénitence, madame ?

—Voici plusieurs jours que je néglige les leçons de Francis et je veux, ce soir, lui faire regagner le temps perdu... De sorte que, si vous tenez à nous accompagner au boudoir, vous serez condamné à vous tenir dans un coin, immobile, muet et bâillant d'ennui.

—Ou lisant, comtesse. Vous oubliez cette ressource.

—Alors, puisque vous en prenez si courageusement votre parti, conduisez-moi.

Au boudoir, de Saint-Dutasse s'installa dans la bergère, près du feu, et se mit à lire pendant que, lui tournant le dos, Berthe, assise devant le guéridon, commençait sa leçon à Francis.

D'abord tout marcha bien, puis l'enfant se montra distrait et finit par devenir pensif.

—A quoi donc songes-tu ainsi, mignon ? demanda la comtesse.

—Tu ne me gronderas pas, dis ? fit le petit frère, tout câlin, de sa voix caressante. Bricard m'avait défendu de t'en parler en prétendant que tu me punirais.

—Voyons, parle.

—Tu sais bien... le matin où bon ami Gabrinoff dormait sur le ventre par terre dans le parc, j'avais trouvé ta montre près de lui... Je l'ai montrée à Bricard qui m'a demandé de la lui prêter... aujourd'hui il ne veut plus la rendre, il dit que tu la lui as donnée.

Dès les premiers mots, Berthe avait posé sa main sur la bouche du bambin, mais Francis, dégageant sa gentille tête, s'était mis à tourner autour du guéridon, en continuant son bavardage.

La comtesse, éprouvante, se retourna brusquement vers de Saint-Dutasse qui devait avoir tout écouté.

Le corps en arc de cercle et le nez collé sur son livre qui touchait presque à ses genoux, le chevalier dormait comme un bienheureux.

Au bruit d'une lourde pile de livres que la veuve, dans son mouvement, venait de renverser, le pique-assiette se redressa comme un ressort et, les yeux encore à demi clos, avec la parole un peu embrouillée de l'homme qui se réveille, il bégaya :

—Quel captivant écrivain que ce M. de Chateaubriand !!! On passerait la nuit à dévorer ses œuvres !

—Il n'a rien entendu, pensa Berthe rassurée.

Bientôt l'ancien garde du corps rentra dans sa chambre, où il retrouva Bourguignon essuyant avec un linge bien sec les deux épées que le chevalier emportait dans tous ses voyages, en prétendant qu'on pouvait trouver partout de grossiers médisants du roi et des dames.

—Monsieur a passé une soirée bien moins instructive que celle d'hier ? dit le valet en le voyant arriver.

—Erreur ! fit le maître, on apprend tous les jours.

Le lendemain, M. d'Armangis ne parut pas au château et dix jours s'écoulèrent à la file sans que le jeune homme eût fait une visite à Mme de Gabrinoff, au grand étonnement du chevalier qui se demandait si l'amoureux n'avait pas renoncé à la comtesse depuis que le voyage la rendait libre.

Enfin arriva le matin où Mme de Gabrinoff apprit de ses gens une sinistre nouvelle. Au milieu du carrefour, des charpentiers étaient en train de dresser l'échafaud sur lequel, dans la journée, devait mourir Jacques Cardoze. Le condamné ayant refusé de signer son pourvoi, les délais s'étaient abrégés pour lui et l'ordre était arrivé de Paris, par le télégraphe, de procéder à l'exécution.

—Je ne tiens pas à voir mourir cette vaillante et bonne créature, s'était dit M. de Saint-Dutasse qui, après s'être fait seller un cheval, était parti en annonçant à Mme de Gabrinoff qu'il allait chez M. d'Armangis.

Dès le matin, la foule avait commencé d'affluer par les quatre routes du carrefour pour assister au châtiment du scélérat qui avait été si longtemps la terreur du pays.

Quand on avait annoncé au condamné que l'heure suprême était arrivé, il n'avait prononcé que ce seul mot :

—Enfin !

Sur la demande qui lui fut adressée s'il désirait voir un